

Mange la Terre Rouge

Par Marcus V.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Pelle	4
Chapitre 2 : La Liste	9
Chapitre 3 : Gazole et Poussière	12
Chapitre 4 : Le Bungalow	16
Chapitre 5 : La Première Dette	20
Chapitre 6 : Le Contrat	24
Chapitre 7 : Le Rusty Hook	27
Chapitre 8 : Double Sillon	31
Chapitre 9 : Le Sommeil des Justes	35
Chapitre 10 : Le Champ de Coton	40
Chapitre 11 : L'Échassier	44
Chapitre 12 : La Fin de la Lignée	47
Chapitre 13 : Le Rationnement	51
Chapitre 14 : L'Aube Grise	56

Chapitre 1

La Pelle

Caleb Vane repose dans la sciure. Sa gorge est une seconde bouche. Elle est large et rouge. Le sang sature les copeaux de bois. Le liquide sombre devient noir sous l'ampoule nue. Elias se tient contre l'établi en chêne. Il regarde le corps de son père. Ses mains pendent le long de ses cuisses. Elles sont sèches. Elias ne tremble pas. Il observe le dernier spasme du vieux. Le pied droit de Caleb heurte un seau galvanisé. Le métal tinte dans le silence de la remise. Puis plus rien. La mort est un arrêt mécanique.

La chaleur de Géorgie pèse sur le toit en tôle. L'air est épais. Il sent la résine et l'hémoglobine. Une mouche se pose sur le globe oculaire de Caleb. L'œil est vitreux. Il ne cligne plus. Elias décroche une lampe torche du mur. Le faisceau balaie le désordre. Des outils rouillés. Des chaînes de tracteur. Des bidons d'huile vides. Le sang rampe sur le sol battu. Il atteint la botte gauche du mort. Le cuir est usé jusqu'à la corde.

Elias s'approche du cadavre. Il s'accroupit. Ses articulations craquent. Il ne touche pas le visage. Il saisit la botte. Le cuir est poisseux. Il tire sur la tige. Une feuille de papier jauni dépasse du revers. Elias l'extrait avec deux doigts. Le papier est rêche. Il le déplie sous la lumière de l'ampoule. Quatre noms sont écrits au crayon gras. L'écriture est penchée. Caleb a forcé sur la mine. Elias lit les noms un par un. Boyd. Silas. Miller. Sarah. La liste est une commande. Une tâche à accomplir avant l'aube.

Elias range le papier dans sa poche de poitrine. Il se relève. Il ramasse la pelle. C'est une pelle de chantier à bout carré. Le tranchant est poli par l'usage. Le métal est maculé de rouge sombre. Elias examine le manche en frêne. Il cherche des échardes.

Il n'en trouve pas. Il appuie la pelle contre l'établi. Il prend un chiffon imbibé de gasoil. Il frotte la lame. Le sang s'efface en traînées brunes. L'odeur du carburant couvre celle du fer. Elias travaille avec méthode. Chaque geste est précis. Un ouvrier à sa tâche.

Il regarde à nouveau son père. Caleb Vane était un homme de terre. Il est maintenant une partie du sol. Elias ne ressent pas de vide. Il ne ressent pas de plein. Son pouls est régulier. Soixante battements par minute. Il se dirige vers le fond de la remise. Il attrape un sac en toile de jute. Il le jette sur le visage de Caleb. Le sac absorbe le surplus de liquide. Les traits du vieux disparaissent. C'est mieux ainsi. Le regard de Caleb était une insulte permanente.

Elias sort de la remise. La nuit est noire. Le ciel de Macon est bas. Les grillons s'arrêtent à son passage. La terre rouge colle à ses semelles. Il marche vers le pick-up garé sous le porche. C'est un vieux Ford F-150. La peinture est écaillée par le soleil. Elias pose la pelle dans la benne. Le métal contre le métal produit un son sec. Il monte en cabine. L'odeur de tabac froid et de poussière l'accueille. Il insère la clé dans le neiman. Le moteur tousse. Il crache une fumée grise. Le bloc V8 finit par gronder.

Il passe la première. Les pneus broient les graviers. Elias ne regarde pas le rétroviseur. La maison des Vane reste derrière lui. Elle ressemble à une carcasse de baleine dans l'obscurité. Il prend la route départementale. Les phares percent le tunnel des pins. Les arbres défilent. Elias garde les mains à dix heures dix sur le volant. Ses ongles sont noirs de terre et de graisse. Il pense au premier nom. Boyd. Boyd vit dans un bungalow près de la rivière. C'est à douze miles. Vingt minutes de route.

Le pick-up roule à cinquante miles à l'heure. Elias respecte les limitations. Il ne veut pas de gyrophares dans son dos. La police du comté dort. Les adjoints boivent du café tiède au poste de garde. Ils ne savent pas que la lignée s'éteint. Ils ne savent pas que la terre a faim. Elias baisse la vitre. L'air nocturne est chaud. Il entre dans ses poumons

comme de la vapeur. Il n'y a pas de vent. Les champs de coton sont des taches blanches dans le noir. Ils attendent la récolte.

Elias sort une cigarette d'un paquet mou. Il l'allume avec le briquet du tableau de bord. La spirale chauffe au rouge. Il aspire la fumée. Elle est âcre. Il la rejette par le nez. Ses yeux restent fixés sur le bitume. La route ondule. Elle suit les courbes du terrain. La terre rouge est partout sous le goudron. Elle attend son dû. Caleb l'avait dit souvent. La famille est une racine. Parfois la racine pourrit. Il faut couper. Elias est le couteau.

Il arrive à l'intersection de la Route 129. Il tourne à gauche. Les pneus crissent légèrement. Le bungalow de Boyd est isolé. Il se trouve au bout d'un chemin de terre battue. Elias éteint ses phares à cinq cents mètres de la cible. Il roule sur l'élan. Le moteur ronronne doucement. Il gare le Ford sous un chêne mort. Il coupe le contact. Le silence retombe. Seul le cliquetis du métal qui refroidit trouble la nuit.

Elias descend du véhicule. Il ne claque pas la portière. Il la ferme jusqu'au premier cran. Il contourne le pick-up. Il récupère la pelle dans la benne. Le manche est froid. Il le serre fermement. Il marche dans l'herbe haute pour étouffer ses pas. Ses bottes s'enfoncent dans le sol meuble. L'humidité de la rivière sature l'air. Il voit la silhouette du bungalow. Une lumière jaune filtre à travers un rideau sale. Boyd est là. Elias s'arrête. Il observe la structure. Les fondations sont en parpaings. Le toit est en bardeaux d'asphalte.

Une odeur de friture flotte autour de la maison. Elias contourne le porche. Il évite les planches qui grincent. Il atteint la fenêtre de la cuisine. Il se hisse. Boyd est assis à une table en formica. Il porte un marcel taché. Il mange une boîte de conserve à même le fer. Ses joues sont luisantes de graisse. Un fusil de chasse est posé contre le réfrigérateur. Boyd ne regarde pas la fenêtre. Il regarde une télévision sans son. Les images bleutées dansent sur son visage bouffi.

Elias redescend. Il se dirige vers la porte arrière. Elle est en bois blanc. La peinture cloque. Elias teste la poignée. Elle est verrouillée. Il ne s'étonne pas. Boyd est un lâche. Les lâches ferment leurs portes. Elias cherche une autre entrée. Il voit une petite fenêtre au-dessus de l'évier. Elle est entrouverte pour laisser sortir la buée. Elias pose la pelle contre le mur. Il sort un couteau de poche. Il fait sauter le loquet en plastique. Le cadre coulisse avec un sifflement.

Elias se hisse à l'intérieur. Il retombe sur le linoleum sans bruit. L'odeur de nourriture avariée est forte. Il ramasse sa pelle par la fenêtre. Il entre dans la pièce principale. Boyd ne s'est pas retourné. Il gratte le fond de sa boîte avec une fourchette en plastique. Le bruit du métal sur le métal est agaçant. Elias s'approche. Il est à trois mètres. Deux mètres. Boyd s'arrête de manger. Il a senti un déplacement d'air. Il commence à tourner la tête.

Elias lève la pelle. Il ne crie pas. Il n'insulte pas. Il frappe. Le plat de la lame percute la tempe de Boyd. Un son sourd. Comme une pastèque qu'on écrase. Boyd bascule de sa chaise. Il frappe le sol lourdement. La boîte de conserve roule sous le buffet. Elias ne laisse pas le temps à Boyd de comprendre. Il retourne la pelle. Il utilise le tranchant. Il vise le cou. Il frappe une fois. Le cartilage craque. Il frappe une deuxième fois. Le sang gicle sur le formica.

Elias s'arrête. Il respire par le nez. Boyd s'agite au sol. Ses jambes battent l'air. C'est un réflexe nerveux. Elias attend que le mouvement cesse. Il regarde le sang se mélanger à la graisse de friture sur le sol. La terre rouge sous la maison boira bientôt ce liquide. Elias essuie la lame de la pelle sur le marcel de Boyd. Le tissu blanc devient rouge instantanément. Elias se redresse. Il range son couteau.

Il ressort par la porte arrière. Il déverrouille le loquet de l'intérieur. Il sort dans la nuit. L'air extérieur semble frais. Elias retourne au pick-up. Il pose la pelle dans la benne. Il remonte en cabine. Il sort la liste de sa poche. Il sort un stylo bille du vide-poche. Il tire un trait horizontal sur le nom de Boyd. Le trait est droit. Précis. Elias range la

liste. Il redémarre le moteur. Il reste trois noms. La nuit est encore longue. La terre n'est pas encore rassasiée. Elias engage la marche arrière. Les phares restent éteints. Il quitte le chemin de terre. Le Ford retrouve le bitume. Elias accélère. Le prochain est Silas. Silas est à l'autre bout du comté. Elias a le temps. Il conduit dans le noir. Ses yeux ne quittent pas la route. Son visage est un masque de pierre. Il est un outil. Il exécute la volonté du mort. La pelle attend dans la benne. Elle est prête.

Chapitre 2

La Liste

L'air de la remise est épais. Il sent la poussière et le sang. Caleb Vane est étendu au sol. Sa gorge est une plaie large. Le sang ne coule plus. Il a formé une croûte noire. Elias se tient debout au-dessus de lui. Il ne bouge pas. Ses bras pendent le long du corps. Ses mains sont calleuses. Il regarde le visage de son père. Les yeux de Caleb sont ouverts. Ils fixent le plafond en tôle. Une mouche se pose sur sa pupille. Elias ne cille pas. Il s'accroupit lentement. Ses genoux craquent dans le silence. Il tend la main vers la botte droite. Le cuir est vieux et usé. Il est couvert de terre rouge. Elias saisit le talon. Il tire d'un coup sec. Le pied glisse hors de la botte. Un papier plié tombe sur la sciure. Elias le ramasse avec deux doigts. Il se relève. Il s'approche de l'ampoule nue. La lumière est faible et jaune. Il déplie le papier. Ses doigts laissent des traces sombres. Quatre noms sont écrits à l'encre. L'écriture est penchée et agressive. Boyd. Silas. Miller. Sarah. Elias lit les noms deux fois. Il les grave dans sa mémoire. Une goutte de sang tombe de sa manche. Elle s'écrase sur le nom de Boyd. La tache rouge s'élargit lentement. Elias replie le papier avec soin. Il le glisse dans sa poche. Il sent la feuille contre sa poitrine. Il se tourne vers l'établi. Il prend une pierre à affûter. Il s'assoit sur un tabouret. Il commence à aiguiser la pelle. Le bruit du métal est régulier. C'est un crissement sec. Elias ne pense à rien. Il se concentre sur le geste. La lame doit être tranchante. Elle doit couper net. Il passe son pouce sur le tranchant. Une fine ligne rouge apparaît. C'est suffisant. Il range la pierre. Il se lève et prend les clés. Elles sont sur un crochet au mur. Il sort de la remise. La nuit est totale. L'humidité pèse sur ses épaules. Il marche vers le pick-up. Ses bottes s'enfoncent dans la terre. Le sol est meuble et gras. Il ouvre la portière du Ford. Le métal grince dans l'obscurité. Il s'installe derrière le volant. L'habitacle sent le tabac et l'huile. Il insère la clé dans le contact. Il tourne le poignet. Le moteur s'ébroue avec fracas. Les phares s'allument. Ils percent le noir de la cour. Elias engage la première vitesse. Le camion avance

lentement. Il quitte la propriété des Vane. Il ne regarde pas en arrière. La route est déserte. Les arbres forment une haie sombre. Elias conduit avec précision. Ses mains ne tremblent pas. Il surveille le rétroviseur. Il n'y a aucune lumière derrière lui. Le comté est endormi. Il roule vers le nord. Boyd est le premier sur la liste. Elias connaît le chemin. Il a déjà fait ce trajet. La terre rouge défile sous les roues. Elle attend son prochain repas. Elias appuie sur l'accélérateur. Le moteur gronde plus fort. La nuit ne fait que commencer.

Le pick-up traverse les champs de coton. Les plants sont des spectres gris. Elias garde les yeux sur le bitume. La route est une ligne droite. Elle s'enfonce dans la forêt de pins. L'odeur de la résine entre par la fenêtre. Elias ne ferme pas la vitre. Il a besoin d'air. Il touche la cicatrice sur son sourcil. Elle est dure sous ses doigts. C'est un souvenir de Caleb. Caleb donnait des leçons avec les poings. Maintenant Caleb ne donnera plus rien. Il est un poids mort dans la sciure. Elias pense à la liste. Boyd est le frère aîné. Il est lâche et gras. Il vit dans un bungalow décrépit. Il boit du whisky bon marché. Il sera facile à trouver. Silas est différent. Silas est nerveux. Il vend de la méthamphétamine. Il porte toujours un couteau. Miller est le cousin. Il travaille à la scierie. Il a de la force dans les bras. Sarah est la dernière. Elle est l'ombre de la famille. Elias serre le volant. Ses phalanges sont blanches. Il ne ressent aucune fatigue. Son corps est une machine réglée. Il vérifie la jauge d'essence. L'aiguille est au milieu. C'est assez pour faire le tour. Il passe devant une église en bois. Elle est fermée. Les tombes du cimetière sont de travers. La terre rouge les rejette. Elias ne prie pas. Il n'a jamais appris. Il connaît seulement le travail. Tuer est un travail. Il faut de la méthode. Il faut de la patience. Il arrive à l'intersection de la Route 12. Il tourne à droite. Les pneus crissent sur les graviers. Le bungalow de Boyd est à deux miles. Elias éteint les phares. Il roule à la lueur des étoiles. Le monde devient une gravure en noir et blanc. Il gare le camion sous un chêne massif. Il coupe le contact. Le silence retombe. Il est lourd. Elias descend sans faire de bruit. Il récupère la pelle dans la benne. Le métal est froid contre sa paume. Il marche sur le bas-côté. Il évite les branches sèches. Ses mouvements sont fluides. Il arrive en vue du bungalow. Une lumière brûle à l'intérieur. C'est une lueur bleutée. La télévision est allumée. Elias

s'approche de la fenêtre. Il regarde à l'intérieur. Boyd est affalé dans un fauteuil. Il porte un marcel jauni. Son ventre déborde sur son pantalon. Il dort. Sa bouche est ouverte. Un ventilateur brasse l'air chaud. Elias contourne la maison. Il cherche la porte arrière. Elle est en bois vermoulu. Il pose la main sur la poignée. Elle tourne sans résistance. Il entre dans la cuisine. L'odeur est celle de la graisse rance. Des cafards courent sur le carrelage. Elias ne les regarde pas. Il traverse la pièce. Il entre dans le salon. Boyd ronfle bruyamment. Elias lève la pelle. Il vise le cou. Il ne réfléchit pas. Il frappe. Le choc est sourd. Le métal tranche la chair. Le sang gicle sur le marcel blanc. Boyd tressaille une fois. Ses yeux s'ouvrent. Ils ne voient rien. La vie s'échappe en un sifflement. Elias retire la lame. Il attend que le mouvement cesse. Il regarde le sang couler sur le tapis. Le tissu absorbe le liquide. Elias se redresse. Il range son couteau. Il ressort par la porte arrière. Il déverrouille le loquet de l'intérieur. Il sort dans la nuit. L'air extérieur semble frais. Elias retourne au pick-up. Il pose la pelle dans la benne. Il remonte en cabine. Il sort la liste de sa poche. Il sort un stylo bille du vide-poche. Il tire un trait horizontal sur le nom de Boyd. Le trait est droit. Précis. Elias range la liste. Il redémarre le moteur. Il reste trois noms. La nuit est encore longue. La terre n'est pas encore rassasiée. Elias engage la marche arrière. Les phares restent éteints. Il quitte le chemin de terre. Le Ford retrouve le bitume. Elias accélère. Le prochain est Silas. Silas est à l'autre bout du comté. Elias a le temps. Il conduit dans le noir. Ses yeux ne quittent pas la route. Son visage est un masque de pierre. Il est un outil. Il exécute la volonté du mort. La pelle attend dans la benne. Elle est prête.

Chapitre 3

Gazole et Poussière

Le moteur du Ford crache une fumée noire. Le piston cogne contre la culasse. Elias passe la troisième vitesse. Le levier de vitesses tremble sous sa paume. La boîte de vitesses résiste. Il force le mouvement. Le pick-up bondit sur le bitume défoncé. La route 41 s'étire vers le sud. Les champs de coton bordent l'asphalte. Les tiges sont sèches. Les capsules sont grises. La terre rouge craquelle sous le châssis. La lune éclaire les sillons profonds. On dirait des cicatrices sur un corps vieux. Elias ne regarde pas le paysage. Il fixe la ligne blanche discontinue. Ses mains serrent le volant à dix heures dix. Les jointures sont blanches. Le sang séché de Boyd forme une croûte sur son ongle droit. Il gratte la tache avec son pouce. La croûte tombe sur le tapis de sol.

L'air est une masse solide. La climatisation crache un souffle tiède. Elias appuie sur le bouton. Le compresseur gémit. Rien ne change. Il baisse la vitre manuellement. La manivelle grince. La poussière entre dans la cabine. Elle se dépose sur le tableau de bord. Elle colle à la sueur sur son front. L'odeur du gazole brûlé remplit ses narines. C'est une odeur familière. Elle masque celle de la mort. Elias respire par le nez. Son torse bouge à peine. Il est une machine en mouvement.

L'aiguille de la température monte. Elle frôle la zone rouge. Elias réduit la pression sur l'accélérateur. Le moteur se calme. Il connaît cette machine. Il l'a réparée trois fois l'été dernier. Il a changé le joint de culasse. Il a purgé le radiateur. Le métal travaille sous la chaleur. La dilatation des pièces crée des frottements. Elias transpire. Sa chemise en jean est trempée. Le tissu frotte contre ses omoplates. Il ne sent pas l'inconfort. Il enregistre l'information. Son corps est un outil fonctionnel.

Il s'arrête à une intersection. Le panneau "Stop" est criblé d'impacts. Calibre .22 probablement. Elias sort la liste de sa botte. Le papier est froissé. Le nom de Boyd est barré. Le trait est net. Le nom suivant est Silas Vane. Silas vit près de la scierie abandonnée. C'est à vingt miles. Le terrain est marécageux là-bas. L'humidité remplace la poussière. Elias range la liste. Il engage la première. Les pneus patinent sur le gravier. Le Ford reprend sa course.

Le paysage change. Les pins remplacent les champs. Les arbres sont serrés. Ils bloquent la lumière de la lune. Elias allume les pleins phares. Le faisceau perce l'obscurité. Des particules de poussière dansent dans la lumière. La route devient un chemin de terre. Les pneus crissent. Le Ford tangué. Les amortisseurs arrivent en butée. Elias maintient le cap. Il ne ralentit pas. La suspension encaisse les chocs. Le métal hurle.

Il traverse le pont sur la Flint River. L'eau est basse. Elle stagne entre les piles de béton. Une odeur de vase monte par la fenêtre. Elias ne tourne pas la tête. Son rythme cardiaque est lent. Soixante battements par minute. Il passe devant une station-service fermée. Les pompes sont enchaînées. Un chien errant traverse la route. Elias ne freine pas. Le chien accélère. Il disparaît dans les hautes herbes. Le pick-up continue sa progression. Le gazole brûle dans les cylindres. Le réservoir est à moitié vide. Cela suffira pour la mission.

La cabine sent le vieux tabac et la graisse. Caleb fumait des sans-filtre. L'odeur est imprégnée dans les sièges. Elias a grandi dans cette odeur. Elle ne lui fait rien. Il regarde le vide-poche. Il contient des douilles vides et un couteau de poche. Il ne touche à rien. Ses yeux reviennent sur la route. La poussière rouge forme un voile sur le pare-brise. Il actionne les essuie-glaces. Les balais sont secs. Ils grincent sur le verre. Ils étalent la saleté au lieu de l'enlever. Elias éteint le mécanisme. Il voit assez pour conduire.

Le chemin devient plus étroit. Les branches des chênes frottent contre les portières.

Le bruit ressemble à des griffures. Elias ne cille pas. Il connaît chaque virage de ce comté. Il a chassé ici avec Caleb. Il a appris à tuer ici. Le premier cerf. La première fois qu'il a senti le sang chaud sur ses mains. Caleb n'avait pas souri. Il avait juste dit de dépecer la bête. Elias avait obéi. Il obéit encore.

L'ombre de la scierie apparaît. C'est une structure de bois et de tôle rouillée. Le toit s'affaisse par endroits. Elias éteint les phares à un kilomètre de la cible. Il roule à l'aveugle. Ses yeux s'habituent au noir. Il utilise le reflet de la lune sur les flaques d'huile. Il coupe le contact. Le pick-up glisse sur sa lancée. Il s'arrête sous un saule pleureur. Le silence retombe. Le moteur craque en refroidissant. Le métal se contracte.

Elias reste assis. Il écoute les bruits de la nuit. Le vent siffle dans les pins. Une chouette hulule au loin. Il n'y a pas de lumière dans la scierie. Silas dort peut-être. Ou il attend. Elias vérifie la pelle dans la benne. Le métal brille faiblement. Il descend du véhicule. Ses bottes s'enfoncent dans la terre meuble. Il ne claque pas la portière. Il la pousse jusqu'au premier cran. Le clic est discret.

Il ajuste sa ceinture. Le cuir craque. Il sent le poids de la liste dans sa botte. La terre rouge colle à ses semelles. Elle alourdit ses pas. Il marche vers le bâtiment principal. Ses mouvements sont fluides. Il évite les branches sèches. Il ne fait aucun bruit. La poussière retombe derrière lui. L'air est saturé d'humidité. La sueur coule dans son cou. Il ne l'essuie pas.

Il arrive devant la porte de la scierie. Le bois est pourri. Il voit une lueur à travers les fentes. Une lampe à pétrole. Silas est réveillé. Elias pose la main sur la poignée. Le métal est froid. Il respire une dernière fois. Ses poumons se remplissent d'air vicié. Il pousse la porte. Les gonds ne font aucun son. Il est à l'intérieur. L'obscurité est épaisse. L'odeur de la sciure fraîche se mélange à celle du gazole. Elias avance. Il est prêt. La terre attend son dû. Silas est le prochain. La nuit n'est pas finie. Le Ford attend sous les arbres. Son moteur est encore chaud. La liste est dans la botte. Le stylo

est dans la cabine. Elias a un travail à finir. Il ne s'arrêtera pas avant l'aube. La lignée Vane se termine ici. Dans la poussière et le sang.

Chapitre 4

Le Bungalow

Le Ford F-150 s'arrête à cinquante mètres du bungalow. Elias coupe le contact. Le moteur cliquette dans le silence. La chaleur de la Géorgie pèse sur le toit en métal. Elias attend. Ses mains restent sur le volant. La peau de ses paumes est sèche. La poussière rouge recouvre le tableau de bord. Il observe la carcasse de tôle. Le bungalow penche vers la gauche. Des parpaings soutiennent les angles. Une bâche bleue recouvre une partie du toit. Le vent la fait claquer doucement. Elias descend du pick-up. Ses bottes s'enfoncent dans la terre meuble. Il ne claque pas la portière. Il la repousse jusqu'au déclic.

Le terrain est une décharge. Un vieux réfrigérateur gît sur le côté. La porte manque. Des herbes sèches poussent à l'intérieur. Elias contourne une pile de pneus usés. L'odeur de caoutchouc brûlé flotte dans l'air. Il avance vers la structure. Ses mouvements sont lents. Il évite les débris de verre. Une carcasse de chien desséché repose près du perron. Les os sont blancs. Elias monte la première marche. Le bois gémit. Il s'arrête. Il écoute. Un ventilateur tourne à l'intérieur. Le moteur électrique peine. Il émet un bourdonnement grave.

Elias atteint la porte. Elle est faite de bois compressé. L'humidité a fait gonfler le bas du panneau. Il n'y a pas de sonnette. Elias ne frappe pas. Il pose la main sur la poignée. Le métal est poisseux. Il tourne lentement le bouton. La serrure est lâche. Le pêne recule avec un bruit métallique sec. Elias pousse la porte. L'obscurité de la pièce le frappe. L'air est saturé d'une odeur de graisse rance. Des boîtes de pizza s'empilent sur une table en Formica. Les cartons sont tachés d'huile brune. Des cafards courent sur les bords. Ils ne craignent pas la lumière résiduelle.

Elias entre. Il referme la porte derrière lui. Ses yeux s'habituent au noir. Le bungalow est une pièce unique. Un comptoir sépare la cuisine du salon. Des assiettes sales s'entassent dans l'évier. L'eau stagnante est noire. Un téléviseur est allumé dans le coin. Le son est coupé. Des images de télé-achat défilent. La lumière bleue éclaire le centre de la pièce. Boyd est là. Il occupe tout le canapé. Le meuble s'affaisse sous son poids. Boyd porte un marcel jauni. Le tissu est tendu sur son ventre énorme. Sa poitrine se soulève avec difficulté. Chaque inspiration produit un sifflement gras.

Elias s'approche du canapé. Ses bottes ne font aucun bruit sur le linoléum déchiré. Il s'arrête à deux mètres. Boyd dort la bouche ouverte. Une traînée de salive brille sur son menton. La sueur perle sur son front. Elle coule dans les plis de son cou. Ses bras sont épais. Des poils gris recouvrent ses épaules. Une bouteille de bourbon vide gît au sol. Elias observe la cible. Boyd est une masse de chair immobile. Ses paupières tressaillent. Il rêve peut-être. Elias ne s'interroge pas sur ses rêves. Il sort le couteau de sa ceinture. La lame mesure vingt centimètres. L'acier est mat.

Elias fait un pas de plus. Un cafard grimpe sur la cheville de Boyd. L'homme ne réagit pas. Le ventilateur de plafond brasse l'air chaud. Il déplace la poussière en cercles lents. Elias lève le bras. Il visualise le point d'entrée. Sous la mâchoire. Là où la peau est tendue. Il veut une ponction propre. Le sang doit couler sur le sol, pas sur ses vêtements. Il saisit le dossier du canapé pour s'équilibrer. Le tissu est gras sous ses doigts. Boyd grogne dans son sommeil. Il remue une jambe. Le canapé grince. Elias se fige. Il attend que le rythme de la respiration redevienne régulier.

Le sifflement reprend. Elias frappe. La lame pénètre la chair sans résistance. Il enfonce l'acier jusqu'à la garde. Boyd ouvre les yeux. Ses pupilles se dilatent. Il essaie de crier. Seul un gargouillis sort de sa gorge. Ses mains agrippent les avant-bras d'Elias. Les ongles de Boyd s'enfoncent dans le jean. Elias maintient la pression. Il tourne la lame d'un quart de tour. Le sang jaillit. Il est chaud. Il est sombre. Il coule sur le marcel blanc. La tache s'étend rapidement. Elle devient noire sous la lumière de la télévision.

Le corps de Boyd s'agite. C'est une série de spasmes violents. Le canapé cogne contre la cloison en tôle. Le bruit résonne dans tout le bungalow. Elias ne lâche pas. Il pèse de tout son corps sur la poignée du couteau. Les pieds de Boyd frappent le sol. Il renverse la table basse. Des canettes vides roulent sur le linoléum. L'odeur de fer envahit la pièce. La force de Boyd diminue. Ses mains lâchent les bras d'Elias. Elles retombent le long du corps. Ses doigts se crispent une dernière fois. Puis ils se détendent.

Le sifflement s'arrête. Le seul bruit reste celui du ventilateur. Elias retire la lame. Il essuie le sang sur le marcel de Boyd. Le tissu est saturé. Il doit s'y reprendre à plusieurs reprises. Il range le couteau dans son fourreau. Il recule d'un pas. Boyd est mort. Ses yeux restent ouverts. Ils fixent le plafond. La lumière bleue de la télévision danse sur ses cornées fixes. Elias ne ferme pas les paupières du mort. Ce n'est pas son rôle. Il regarde ses mains. Elles sont propres.

Elias s'assoit sur une chaise en plastique près de la table. Il sort sa botte droite. Il en extrait une feuille de papier pliée. C'est la liste de Caleb. Quatre noms sont écrits au stylo bille noir. Boyd Vane est le premier. Elias sort un stylo de sa poche de chemise. Il trace un trait horizontal sur le nom. Le trait est droit. Il est précis. Il replie le papier. Il le remet dans sa botte. Il se lève. Il ne regarde plus le corps. Le sang continue de s'écouler sur le sol. Il forme une flaque large. Elle atteint le bord du tapis élimé.

Elias se dirige vers la sortie. Il s'arrête devant le téléviseur. Une femme sourit à l'écran. Elle présente une batterie de cuisine. Elias appuie sur le bouton d'extinction. La pièce plonge dans le noir complet. Seule la lune éclaire faiblement les fenêtres encrassées. Il ouvre la porte. L'air extérieur semble frais par comparaison. Il sort sur le perron. Il descend les marches. Le bois gémit à nouveau. Il traverse le terrain vague. Il passe devant le réfrigérateur vide. Il rejoint le Ford F-150.

Il monte dans la cabine. Il pose ses mains sur le volant. Elles tremblent légèrement.

C'est une réaction physique. Il respire par le nez. Il attend que le tremblement cesse. Cela prend deux minutes. Il démarre le moteur. Les phares s'allument. Ils éclairent la poussière qui flotte. Elias passe la marche arrière. Il fait demi-tour sur le chemin de terre. Les pneus écrasent des branches sèches. Il s'engage sur la route départementale.

Le tableau de bord indique trois heures du matin. La nuit est encore longue. Le prochain nom est à quarante miles au sud. Près des marais. Elias accélère. L'aiguille du compteur monte à soixante. Le vent siffle contre les montants des portières. La terre rouge défile sous les roues. Elle attend la suite. Elias aussi. Il n'éprouve rien. Il conduit. Il exécute. La lignée Vane diminue. Le vide s'installe. C'est le but recherché. La route est droite. Les arbres forment une haie sombre de chaque côté. Elias fixe l'asphalte. Il ne s'arrêtera pas. La liste est dans sa botte. Le travail continue.

Chapitre 5

La Première Dette

Le pick-up s'arrête à cinquante mètres du bungalow. Elias coupe le contact. Le moteur craque en refroidissant. Le silence retombe sur la plaine. L'herbe haute frotte contre la carrosserie. Elias descend du véhicule. Ses bottes s'enfoncent dans la terre meuble. Il ne ferme pas la portière à fond. Le loquet ferait trop de bruit. Il contourne une carcasse de moissonneuse rouillée. L'odeur de ferraille et de gasoil stagne dans l'air.

Le bungalow de Boyd repose sur des parpaings gris. La peinture blanche s'écaille par plaques. Une véranda en bois penche vers la gauche. Elias évite les marches. Elles sont pourries. Il longe la façade sud. Ses doigts effleurent le revêtement en vinyle. C'est froid. Une unité de climatisation vibre dans un support métallique. Elle recrache de l'eau tiède sur le sol. Elias observe la fenêtre de la cuisine. Elle est entrouverte. Un tuyau d'arrosage traîne dans la poussière.

Il sort un tournevis plat de sa poche arrière. Il glisse la lame entre le cadre et le châssis. Le bois gémit. Elias applique une pression constante. Le loquet intérieur saute. Il soulage le poids de la fenêtre. Il la fait coulisser vers le haut. Le rail est encrassé de graisse noire. Elias se hisse à l'intérieur. Ses pieds touchent le linoleum collant. L'air sent la friture rance et le tabac froid.

La cuisine est encombrée. Des boîtes de conserve vides s'empilent dans l'évier. Des mouches tournent autour d'un reste de viande. Elias ne regarde pas les détails. Il repère la porte du couloir. Il avance. Son poids fait craquer le plancher sous le tapis élimé. Il s'arrête. Il attend dix secondes. Aucun mouvement dans la maison. Il reprend sa progression.

Le couloir est étroit. Des photos de famille jaunies pendent de travers. Elias passe devant une salle de bain. Une fuite d'eau rythme le silence. Goutte. Goutte. Goutte. Il atteint la chambre au fond du couloir. La porte est entrouverte. Une lumière bleutée provient d'un téléviseur resté allumé. L'écran diffuse de la neige. Le grésillement est régulier.

Elias entre. Boyd est étendu sur un matelas sans draps. Il est massif. Son ventre soulève un marcel jauni à chaque inspiration. Sa respiration est lourde. Elle siffle dans ses bronches encombrées. Une odeur de sueur acide imprègne la pièce. Des canettes de bière jonchent le sol. Un cendrier déborde sur la table de chevet. Un fusil de chasse repose contre le mur. Il est hors de portée.

Elias sort le Colt 1911 de sa ceinture. Le métal est lourd. Il arme le chien. Le clic mécanique est sec. Boyd remue. Il grogne dans son sommeil. Il tourne la tête vers la source du bruit. Ses paupières papillonnent. Il ouvre les yeux. Ses pupilles mettent du temps à faire le point. Il voit Elias. Il voit le canon de l'arme.

Boyd essaie de se redresser. Sa graisse roule sur le matelas. Il ouvre la bouche. Aucun son ne sort. Ses mains cherchent un appui. Elles tremblent. Elias ne bouge pas. Il vise le centre du marcel. La cible est large. Boyd plaque une main contre sa poitrine. Ses doigts s'enfoncent dans le tissu mou. Il transpire abondamment. Des gouttes coulent dans ses yeux.

Elias presse la détente. Le coup part. La détonation sature l'espace clos. La flamme de départ éclaire la pièce un bref instant. Le recul secoue le bras d'Elias. La douille brûlante rebondit sur le plancher. Elle tinte contre une bouteille en verre.

Le projectile traverse le coton. Il déchire le sternum. Il fragmente le muscle cardiaque. Boyd est projeté en arrière. Son dos percute la tête de lit en contreplaqué. Le bois se fend. Ses jambes s'agitent un instant. Ses talons frappent le matelas. Puis

ses muscles se relâchent. Ses yeux restent ouverts. Ils fixent le plafond. Une tache sombre s'étend sur le marcel. Elle est presque noire sous la lumière du téléviseur.

Elias range son arme. Il s'approche du corps. Il ne vérifie pas le pouls. La blessure est fatale. Il sort la liste de sa botte droite. Le papier est froissé. Il est taché de vieille sueur. Elias sort un stylo à bille de sa poche. Il appuie sur le bouton. Il trace un trait horizontal sur le nom de Boyd. L'encre noire recouvre les lettres. Le premier nom est rayé.

Il replie la liste. Il la remet dans sa botte. Il regarde autour de lui. Une enveloppe traîne sur la commode. Elle porte le logo d'une entreprise agrochimique. Elias s'en saisit. Il l'ouvre. Ce sont des documents de cession de terrain. La signature de Boyd est en bas de page. Elias déchire les papiers en quatre. Il jette les morceaux sur le corps.

Il quitte la chambre. Il traverse le couloir. Il repasse par la fenêtre de la cuisine. Il saute sur le sol meuble. Ses articulations absorbent le choc. Il referme la fenêtre. Il ne laisse aucune trace visible d'effraction. Il retourne vers le pick-up.

Le vent s'est levé. Il soulève une fine poussière rouge. Elias monte dans la cabine. Il pose ses mains sur le volant. Elles sont sèches. Elles ne tremblent pas. Il démarre le moteur. Les phares percent l'obscurité. Il engage la première. Les pneus crissent sur les graviers. Il quitte la propriété de Boyd.

Il regarde le rétroviseur. Le bungalow s'éloigne. Il devient une ombre parmi les arbres morts. Elias se concentre sur la route. Le prochain point sur la carte est à trente miles. C'est une zone de caravanes. Le terrain est plat. La visibilité est bonne. Elias accélère. L'aiguille indique soixante-dix. Le moteur hurle dans les tours.

La terre rouge défile sous les phares. Elle semble boire la lumière. Elias ne pense pas à Boyd. Il ne pense pas à son père. Il pense à la séquence des actions. Arriver.

Observer. Entrer. Exécuter. Sortir. C'est une procédure. C'est un travail de nettoyage. La lignée Vane est une infection. Il est le remède.

Il sort une cigarette de son paquet. Il l'allume avec le briquet du tableau de bord. La fumée remplit la cabine. Il baisse la vitre de quelques centimètres. L'air frais s'engouffre. Il rejette la fumée par les narines. Ses yeux restent fixés sur l'asphalte. La route est une ligne droite vers le prochain nom. La nuit est profonde. Le silence revient dans le pick-up. Seul le bruit des pneus sur le goudron subsiste. Elias conduit. Le travail continue.

Chapitre 6

Le Contrat

Le pick-up s'arrête. Le gravier crisse sous les pneus. Elias coupe le contact. Le moteur émet des cliquetis métalliques. La chaleur du bloc s'évapore dans l'air nocturne. Elias descend de la cabine. Ses bottes marquent la terre rouge. Le bungalow de Boyd se dresse dans l'obscurité. C'est une boîte de bois gris. La peinture s'écaille par plaques. Une seule fenêtre diffuse une lueur jaune. L'air est immobile. Elias marche vers l'entrée. Il ne se presse pas. Ses mouvements sont calibrés. Il pousse la porte. Elle n'est pas verrouillée. Le gond gémit.

L'odeur frappe Elias au visage. Graisse rance. Sueur ancienne. Tabac froid. Boyd est au centre de la pièce. Il forme une masse de chair flasque sur le linoleum. Il ne bouge plus. Le sang a cessé de couler de sa gorge. La flaque est sombre. Elle ressemble à de l'huile de vidange. Elias enjambe le corps. Il ne regarde pas le visage de son cousin. Il se dirige vers le bureau. C'est un meuble en aggloméré bon marché. Le placage se décolle sur les angles. Elias sort une paire de gants en latex. Il les enfle. Le plastique claque contre ses poignets.

Il tire le premier tiroir. Le bois frotte contre le bois. Le tiroir contient des détritits. Des emballages de barres chocolatées. Des douilles de calibre douze. Un coupe-ongles rouillé. Elias saisit le tiroir. Il le renverse sur le sol. Le bruit du plastique et du métal est sec. Il ne trouve rien d'utile. Il passe au deuxième tiroir. Il est rempli d'enveloppes. Elias les examine une par une. Des factures d'électricité impayées. Des relances pour un crédit automobile. Des mises en demeure d'un cabinet de recouvrement. Boyd était aux abois. Ses dettes s'accumulaient comme de la poussière. Elias jette les papiers sur le corps de Boyd.

Le troisième tiroir résiste. Il est verrouillé. Elias sort un tournevis plat de sa poche arrière. Il insère la lame dans la fente. Il exerce une pression latérale. Le bois éclate avec un bruit de branche cassée. La serrure cède. Elias tire le tiroir. À l'intérieur se trouve une chemise cartonnée. La couleur est beige. Elle est propre. Elias la pose sur le bureau. Il l'ouvre. Les documents sont imprimés sur du papier de haute qualité. Le grain est épais. L'en-tête indique un cabinet d'avocats de Savannah. Elias lit les titres. "Acte de cession de propriété". "Contrat de vente définitif".

Ses yeux parcourent les lignes techniques. Il cherche les noms. Boyd Vane est le vendeur. L'acheteur est une entité nommée "Global Chemical Solutions". Elias tourne la page. Il trouve le plan cadastral. Les parcelles sont surlignées en rouge. Ce sont les terres des Vane. Les hectares de coton. Les bois de chênes. La zone de la remise. Tout est inclus dans la vente. Boyd a vendu le sol. Il a vendu les racines. Le prix est indiqué en bas de la dernière page. Le chiffre comporte six zéros. La signature de Boyd est une rature nerveuse. L'encre bleue est sèche. La date remonte à trois semaines.

Elias referme la chemise. Il la glisse sous son bras. Il regarde les mains de Boyd. Elles sont larges et calleuses. Des mains de traître. Boyd a échangé la terre contre un chèque. Il a brisé la lignée pour du papier. Elias se déplace vers la cuisine. L'évier est rempli de vaisselle sale. Il ouvre le placard sous le plan de travail. Il déplace des bouteilles de détergent vides. Il trouve un bidon métallique de cinq litres. Il le sort. L'étiquette indique : "Pétrole lampant". Elias dévisse le bouchon. L'odeur de l'hydrocarbure remplit ses narines.

Il commence par le bureau. Il incline le bidon. Le liquide transparent imbibe le bois aggloméré. Il en verse sur les dossiers restants. Il en verse sur le tapis mité. Il se déplace vers le centre de la pièce. Il vide le reste du bidon sur le corps de Boyd. Le tissu du marcel absorbe le pétrole. La peau grasse de Boyd brille sous le liquide. Elias recule vers la porte de sortie. Il retire ses gants. Il les jette dans la flaque de pétrole. Il sort son briquet de sa poche. C'est un modèle en métal brossé. Il actionne la molette.

Une flamme orange danse.

Elias lâche le briquet. L'objet décrit une courbe dans l'air. Il touche le sol. Le pétrole s'enflamme instantanément. Une vague de chaleur frappe le visage d'Elias. Le bleu de la flamme lèche le bas des murs. La fumée noire commence à monter vers le plafond. Elle est épaisse. Elle pique les yeux. Elias sort sur le perron. Il ferme la porte derrière lui. Il marche vers son pick-up. Il ne se retourne pas. Le bois sec du bungalow crépite déjà. Les vitres éclatent sous la pression thermique. Le bruit ressemble à des coups de feu lointains.

Elias monte dans la cabine. Il pose la chemise cartonnée sur le siège passager. Il démarre le moteur. Les phares déchirent l'obscurité. Il regarde le rétroviseur. La lueur orange grandit derrière lui. Le bungalow est une torche dans la nuit de Géorgie. La terre rouge autour de la maison semble boire la lumière de l'incendie. Elias passe la première vitesse. Il lâche l'embrayage. Les pneus patinent un instant dans la poussière. Le pick-up s'éloigne. La route est une ligne droite. Le silence revient dans l'habitacle. La liste dans sa botte compte encore trois noms. Le travail de nettoyage continue. Elias accélère. L'aiguille du compteur monte. Le vent s'engouffre par la vitre ouverte. Il ne ressent rien. Il conduit.

Chapitre 7

Le Rusty Hook

Le Rusty Hook se situe au kilomètre 42. Le bâtiment est un cube de parpaings bruts. La peinture grise s'écaille par plaques larges. Elias gare le pick-up près d'une benne à ordures. L'odeur de décomposition flotte dans l'air chaud. Il coupe le contact. Le moteur claque trois fois en refroidissant. Le silence pèse sur ses tympans. Il vérifie le chargeur de son calibre 38. Les cartouches brillent sous le plafonnier de la cabine. Il remet l'arme dans son étui de cuir. Le métal frotte contre sa hanche. Il descend du véhicule. Ses bottes s'enfoncent dans la terre rouge. La poussière est fine comme de la farine. Elle recouvre ses chevilles.

Il marche vers l'entrée. La porte est renforcée par des barres de fer. Il pousse le battant. L'intérieur est sombre. Une odeur de graisse de friture domine. La bière éventée imprègne les murs. Des tubes fluorescents fixés au plafond grésillent. Ils diffusent une lumière blanche et instable. Elias s'arrête sur le seuil. Ses yeux s'habituent à l'obscurité. Il voit le comptoir. Il voit les tabourets en skaï. Il voit les deux hommes au fond.

Grady Vane occupe le box de gauche. Il est massif. Son cou disparaît sous des plis de graisse. Il porte une chemise à carreaux trempée de sueur. Silas Vane est assis en face de lui. Il est plus jeune. Ses cheveux sont gras. Il manipule un couteau de poche. Une bouteille de bourbon trône entre eux. Ils ne voient pas Elias. Ils discutent à voix basse. Leurs mains s'agitent au-dessus de la table.

Elias avance. Le plancher craque sous son poids. Le barman nettoie une plaque de cuisson. Il porte un tablier noirci par le temps. Il ne salue pas Elias. Elias s'assoit à trois mètres des cibles. Il commande un verre d'eau. Le barman pose un gobelet en

plastique sur le zinc. L'eau est tiède. Elle a un goût de chlore. Elias ne boit pas. Il observe les mains de Grady dans le miroir piqué. Grady a les ongles noirs. Il gratte une tache de gras sur la table. Silas referme son couteau. Le clic du ressort résonne dans la salle.

Elias se lève. Il ne fait aucun bruit. Il se place derrière Silas. Grady lève les yeux. Il s'arrête de gratter la table. Il reconnaît Elias. Ses pupilles se dilatent. Sa bouche s'entrouvre. Il veut parler. Elias sort son arme. Le mouvement est rapide. Précis. Il appuie le canon contre la nuque de Silas. Il presse la détente. Le coup de feu déchire le silence. La tête de Silas percute la table. Le sang se mélange au bourbon renversé. L'odeur de poudre envahit l'espace.

Grady tente de reculer. Son poids bloque le banc en bois. Il agite ses bras courts. Elias déplace le viseur. Il vise le centre de la poitrine. Il tire deux fois. Les impacts soulèvent la chemise de Grady. Le tissu devient rouge sombre instantanément. Grady s'affaisse sur le côté. Il émet un sifflement pulmonaire. Elias contourne la table. Il regarde les deux hommes. Silas ne bouge plus. Grady a encore des spasmes. Elias place le canon sous le menton de Grady. Il tire une dernière fois. Le crâne heurte la paroi.

Le barman est figé. Ses mains tiennent encore la spatule. Elias ne le regarde pas. Il fouille les poches de Silas. Il trouve un portefeuille en cuir usé. Il récupère les billets froissés. Il prend aussi les clés d'une voiture. Il se tourne vers Grady. Il arrache une chaîne en or de son cou. C'est un trophée inutile. Il la jette au sol. La chaîne brille dans la sciure sale.

Elias quitte le bar. L'air extérieur est toujours lourd. La nuit ne rafraîchit rien. Il remonte dans son pick-up. Il pose ses mains sur le volant. Elles sont sales. De la suie et du sang séché marquent ses phalanges. Il démarre. Les phares éclairent la route déserte. Il reste deux noms sur la liste. La terre rouge attend la suite. Il passe la seconde. Le moteur hurle. Il s'éloigne du Rusty Hook.

La route s'étire entre les pins. Elias surveille le rétroviseur. Aucune lumière ne le suit. Le tableau de bord diffuse une lueur verte. Il sort la liste de sa botte. Il raye deux noms avec un crayon gras. Le papier est taché d'humidité. Il remet la liste en place. Ses mouvements sont lents. Il ressent la fatigue dans ses épaules. Le travail n'est pas terminé.

Il s'arrête sur le bas-côté. Il descend du pick-up. Il marche vers un fossé. Il vide le chargeur de son arme. Il insère de nouvelles cartouches. Le métal claque froidement. Il vérifie la culasse. Tout est fonctionnel. Il regarde le ciel. Les étoiles sont masquées par la brume de chaleur. Il n'y a pas de vent. Les grillons se sont tus.

Il remonte en voiture. Il boit une gorgée d'eau d'une bouteille plastique. Le liquide est chaud. Il recrache par la fenêtre. La terre boit l'eau immédiatement. Il pense à Sarah. Elle est la prochaine. Elle l'attend sûrement. Il connaît sa cachette près de la rivière Ocmulgee. Il engage le rapport. Les pneus crissent sur le bitume.

Le paysage défile. Des carcasses de voitures rouillent dans les champs. Des hangars à tabac s'effondrent sous leur propre poids. Elias ne regarde pas les ruines. Il se concentre sur la ligne blanche. Sa vision est nette. Son rythme cardiaque est bas. Il traite chaque kilomètre comme une étape technique. Le temps n'existe plus. Seule la mission compte.

Il arrive près du pont de bois. Il coupe les phares. Il roule au pas. Le bruit du moteur est étouffé par les arbres. Il gare le pick-up sous un saule pleureur. Il descend sans claquer la porte. Il sent l'humidité de la rivière. L'odeur de vase est forte. Il sort son couteau de chasse. La lame est longue de vingt centimètres. L'acier est mat.

Il progresse dans les hautes herbes. Ses pas sont feutrés. Il évite les branches sèches. Il voit la cabane de Sarah. Une faible lumière filtre à travers les planches. Elle est là. Elias resserre sa prise sur le manche en corne. Il s'approche de la fenêtre. Il observe

l'intérieur. Sarah est assise sur une chaise. Elle nettoie une hache. Ses mouvements sont circulaires. Réguliers.

Elias contourne la cabane. Il atteint la porte arrière. Il pose sa main sur le loquet. Le métal est humide. Il pousse doucement. Le bois ne grince pas. Il entre dans la pièce. L'odeur de graisse de moteur est persistante. Sarah ne se retourne pas. Elle continue son travail sur la lame. Elle sait qu'il est là.

Elias avance d'un pas. Il lève son couteau. Sarah s'arrête. Elle pose la hache sur ses genoux. Elle regarde le mur en face d'elle. Elle ne dit rien. Elias ne dit rien. Le silence est total. Seul le bruit de la rivière coule à l'extérieur. Elias réduit la distance. Il voit les cicatrices sur les bras de Sarah. Elle est prête.

Il frappe. Le mouvement est vertical. La lame pénètre entre les omoplates. Sarah ne crie pas. Elle s'affaisse vers l'avant. La hache tombe sur le sol avec un bruit sourd. Elias maintient la pression. Il retire le couteau. Le sang coule sur le plancher. Il essuie la lame sur le vêtement de la femme. Il se redresse.

Il sort de la cabane. Il marche vers la rivière. Il lave ses mains dans l'eau noire. Le courant emporte les traces rouges. Il regarde ses reflets dans l'eau. Son visage est de marbre. Il retourne au pick-up. Il reste un nom. Le dernier. Celui qui fermera le cercle. Elias démarre. Il ne regarde pas derrière lui. La forêt avale la cabane. La terre rouge attend le dernier tribut.

Chapitre 8

Double Sillon

Elias coupe le contact à cent mètres du bar. Le moteur du pick-up cliquette dans le silence nocturne. La chaleur du bloc s'évapore par les fentes du capot. Elias descend du véhicule. Il ne claque pas la portière. Il accompagne le loquet jusqu'au déclic. Ses bottes de cuir usé foulent le gravier de l'accotement. La poussière rouge s'élève puis retombe sur ses chevilles. Il contourne le bâtiment par le côté ouest. L'obscurité est dense derrière le bar. Une ampoule nue grésille au-dessus de la zone de livraison. Le filament vibre. La lumière est jaune, sale, intermittente.

L'odeur de graisse brûlée s'échappe des extracteurs de la cuisine. Elle se mélange à celle de la bière éventée et de l'urine. Elias s'immobilise contre le mur de briques. Le mortier s'effrite sous ses doigts. Il sent la rugosité du matériau. Ses pupilles se dilatent. Il observe la ruelle. Des bennes à ordures débordent de sacs plastiques noirs. Des mouches s'agitent malgré l'heure tardive. Un rat traverse l'espace vide entre deux conteneurs. Ses griffes crissent sur le bitume. Elias ne bouge pas. Il attend. Son cœur bat à quarante-cinq pulsations par minute. C'est le rythme d'un homme au repos.

La porte métallique du bar s'ouvre. Le bruit du métal contre le chambranle est sec. Deux silhouettes se découpent dans l'encadrement. Ce sont les cousins. Grady et Luke Vane. Grady porte un sac poubelle volumineux. Ses bras sont couverts de tatouages délavés. Luke marche derrière lui. Il tient une bouteille de whisky par le goulot. Il titube légèrement. Ses pieds traînent sur le béton. Les deux hommes rient. Le son est gras. Il s'arrête net contre les murs de la ruelle.

Grady jette le sac dans la benne. Le plastique se déchire. Des bouteilles vides tintent à l'intérieur. Il s'essuie les mains sur son pantalon de travail. Luke porte la bouteille à

ses lèvres. Il boit une longue gorgée. Sa pomme d'Adam monte et descend. Elias sort de l'ombre. Il fait trois pas rapides. Ses mouvements sont fluides. Il n'y a aucune hésitation dans sa démarche.

Luke l'aperçoit le premier. Ses yeux s'écarquillent. Il essaie de parler. Le liquide fait fausse route. Il tousse violemment. Elias est déjà sur lui. Il saisit le poignet de Luke. Il exerce une torsion vers l'extérieur. L'os du radius craque. La bouteille tombe. Elle ne se brise pas sur le sol meuble. Elias frappe Luke au plexus avec sa main libre. L'air quitte les poumons du cousin dans un sifflement. Luke s'affaisse.

Grady réagit avec lenteur. Il cherche quelque chose dans sa poche arrière. Elias lâche Luke. Il pivote sur ses appuis. Il assène un coup de coude dans la mâchoire de Grady. Le choc est sourd. Les dents claquent. Grady bascule en arrière. Sa tête frappe le rebord métallique de la benne. Un bruit de cloche étouffé résonne. Il glisse le long de la paroi. Il finit assis dans le jus de poubelle.

Elias sort son couteau. La lame mesure quinze centimètres. L'acier est mat. Il ne reflète pas la lumière de l'ampoule. Il s'approche de Grady. Le cousin essaie de lever les mains. Ses doigts tremblent. Elias saisit Grady par les cheveux. Il tire la tête vers l'arrière. La peau du cou se tend. Elias enfonce la pointe sous l'oreille gauche. Il tire horizontalement. Le métal sectionne la carotide et la trachée. Le sang jaillit. Il est sombre, presque noir sous la lune. Il gicle sur les briques rouges. Grady émet un gargouillis. Ses jambes s'agitent deux fois. Puis ses muscles se relâchent. Ses yeux restent ouverts. Ils fixent le vide.

Elias se tourne vers Luke. Le deuxième cousin est à genoux. Il essaie de reprendre sa respiration. Il regarde le corps de Grady. Ses lèvres remuent sans produire de son. Elias s'approche. Il ne court pas. Il marche avec la précision d'un mécanicien. Luke tente de ramper vers la porte. Ses mains glissent sur le béton gras. Elias pose son pied sur le dos de Luke. Il appuie de tout son poids. Les vertèbres craquent sous la pression.

Elias se baisse. Il attrape Luke par le col de sa chemise. Il le retourne. Le visage de Luke est rouge. Des larmes coulent sur ses joues. Elias ne regarde pas ses yeux. Il regarde la zone cible. Il place la lame au niveau de la base du crâne. Il pousse d'un coup sec. L'acier pénètre la moelle épinière. Le corps de Luke se raidit instantanément. Ses membres se tendent comme des arcs. Puis la tension disparaît. La viande frappe le béton. Le bruit est lourd. C'est le son d'un sac de grains que l'on décharge.

Elias reste immobile au-dessus des corps. Le sang s'écoule lentement. Il suit les pentes du sol. Il rejoint le caniveau. Le liquide s'accumule dans les interstices du goudron. Il forme des flaques immobiles. La lune se reflète à la surface du sang. Elias essuie sa lame sur le jean de Luke. Il inspecte ses propres vêtements. Une tache sombre macule sa manche gauche. Il ne l'enlèvera pas maintenant.

Il fouille les poches des cousins. Il trouve un briquet, des clés, quelques billets froissés. Il laisse tout sur place. Il ne cherche pas le profit. Il cherche l'extinction. Il regarde les deux visages. Les traits des Vane sont reconnaissables. Le front large. Le nez busqué. La lignée s'amincit. La terre rouge boit le tribut. Le sol semble absorber l'humidité des cadavres.

Elias recule vers l'ombre. Il observe la porte du bar. Personne ne sort. La musique étouffée continue de filtrer à travers les murs. Une chanson de country triste. Les basses font vibrer les vitres encrassées. Elias range son couteau dans son étui. Le cuir est souple. Il connaît la forme de l'arme.

Il retourne vers son pick-up. Ses pas sont légers. Il ne laisse aucune trace profonde sur le gravier. Il monte en cabine. L'odeur de vieux tabac l'accueille. Il insère la clé dans le neiman. Le moteur démarre au premier tour. Les phares s'allument. Le faisceau balaie les arbres secs. Elias passe la première. Il relâche l'embrayage avec douceur. Le véhicule s'éloigne sans crisser.

Il consulte la liste dans sa botte. Deux noms sont barrés mentalement. Il en reste un. Le dernier. Le cercle se referme. La route est droite. Elle fend les champs de coton calcinés. La poussière s'élève derrière lui comme un linceul. Elias regarde le rétroviseur. Il ne voit que le noir. La Géorgie dort. Le sang sèche sur la terre rouge. Le travail continue. Sa main sur le volant est ferme. Ses jointures sont blanches. Il n'éprouve rien. Il est un outil. L'outil de Caleb. L'outil de la terre. Le pick-up disparaît dans la brume de chaleur qui stagne sur l'asphalte. La nuit est encore longue. Le dernier Vane attend dans l'ombre des pins. Elias accélère. Le compteur grimpe. Le vent siffle contre les montants du pare-brise. La fin est proche. La terre sera rassasiée.

Chapitre 9

Le Sommeil des Justes

Le pick-up glisse sur l'asphalte usé. Les pneus ne font aucun bruit. Elias maintient une pression constante sur l'accélérateur. Le moteur tourne à deux mille tours. La chaleur de la nuit entre par la fenêtre ouverte. L'air est épais. Il sent la poussière et le gasoil. Le tableau de bord projette une lueur verte sur son visage. Ses traits sont immobiles. Ses yeux balaient l'horizon.

La ville de Macon est derrière lui. Le centre-ville est un amas de briques sombres. Les vitrines des magasins sont protégées par des grilles. La rouille dévore le fer. Elias tourne à l'angle de la troisième rue. Le poste de police apparaît. C'est un bâtiment bas. Le crépi tombe par plaques. Une enseigne lumineuse grésille au-dessus de la porte. Elle indique "Sheriff's Department". La lettre 'S' manque.

Trois voitures de patrouille sont alignées sur le côté. Leurs carrosseries blanches sont ternes. La boue des fossés a séché sur les bas de caisse. Elias ralentit. Il ne freine pas. Il laisse l'inertie porter le véhicule. Il regarde par la vitre du conducteur. À l'intérieur du poste, la lumière est crue. Des tubes fluorescents clignotent au plafond. L'adjoint Miller est assis derrière le comptoir. Son uniforme est déboutonné au col. Sa cravate pend sur le côté. Il a les bras croisés sur sa poitrine massive. Son menton repose sur son sternum. Il ronfle. Ses narines vibrent à chaque inspiration.

Sur le bureau, une tasse de café est vide. Une trace de marc a séché au fond. Un ventilateur de bureau tourne lentement. Il brasse la fumée d'une cigarette oubliée dans un cendrier. La fumée monte en spirale vers le plafond jauni. Miller ne bouge pas. Il ne sent pas l'odeur du brûlé. Il ne voit pas le pick-up passer devant la fenêtre. La loi dort. Elle a le ventre plein de nourriture grasse. Elle a les yeux fermés sur le monde.

Elias détourne le regard. Il n'éprouve aucun mépris. Le mépris est un sentiment. Il constate un fait. La surveillance est inexistante. La protection est une illusion. Les citoyens dorment dans leurs lits. Ils croient aux verrous. Ils croient aux badges en métal. Ils ont tort. Le métal se plie. La chair se déchire. Elias appuie doucement sur la pédale. Le pick-up reprend de la vitesse.

Il quitte la zone urbaine. Les maisons s'espacent. Les jardins deviennent des friches. Des carcasses de voitures rouillent sous les porches. Des chiens errants fouillent dans des sacs poubelles renversés. Leurs yeux brillent dans le noir. Ils n'aboient pas. Ils regardent le véhicule passer. Ils reconnaissent le prédateur. Elias serre les doigts sur le volant. Sa peau est sèche. Ses jointures sont saillantes.

Il consulte la liste dans sa botte droite. Le papier est froissé. Il est taché de sueur. Deux noms sont rayés d'un trait noir épais. Boyd est mort. Le bungalow est silencieux. La terre a déjà bu son sang. Il reste Sarah. L'échassier. Elle se cache dans les marais de l'Ocmulgee. C'est là que la lignée finit. C'est là que le cercle se ferme.

La route devient une piste de terre rouge. La poussière s'élève en nuages denses. Elle recouvre les feux arrière. Le pick-up s'enfonce dans la forêt de pins. Les arbres sont hauts. Leurs branches s'entrelacent au-dessus de la piste. Ils forment un tunnel végétal. La lune est masquée. L'obscurité devient solide. Elias allume ses feux de position. Deux points jaunes percent la brume.

Le sol est meuble. Les pneus patinent parfois. Elias corrige la trajectoire d'un coup de poignet. Il connaît ce chemin. Il a grandi dans ces bois. Il a chassé ici avec Caleb. Le vieux lui a appris à pister. Il lui a appris à tuer sans bruit. Le sang est le seul engrais. Elias se souvient de la voix. Elle était rauque. Elle ressemblait au bruit du gravier sous une botte.

Il s'arrête près d'un pont en bois délabré. Les planches sont pourries. L'eau de la

rivière coule en dessous. Elle est noire comme de l'encre. Elias coupe le contact. Le silence tombe d'un coup. Il est lourd. Il pèse sur les tympan. On entend seulement le cliquetis du métal qui refroidit. Elias descend du véhicule. Ses bottes s'enfoncent dans la terre meuble. Il contourne le pick-up. Il ouvre la benne.

La pelle est là. Le manche en frêne est poli par l'usage. Le fer est tranchant. Elias a passé une heure à l'affûter sur une meule. Il passe son pouce sur le tranchant. La peau se fend. Une goutte de sang perle. Il ne ressent aucune douleur. Il essuie le sang sur son jean. Il saisit l'outil. Il ferme la benne sans faire de bruit. Le loquet s'enclenche avec un clic métallique.

Il marche vers le sentier. Les fougères lui caressent les jambes. Elles sont trempées de rosée. Le froid monte du sol. Ses muscles ne tressaillent pas. Il reste souple. Il respire lentement. Il économise son oxygène. Il avance comme une ombre.

La cabane de Sarah est à cinq cents mètres. Elle est construite sur pilotis. Le bois est gris. Le toit est en tôle ondulée. Une faible lueur filtre à travers les planches. Sarah est réveillée. Elle attend. Elle a toujours attendu ce moment. Elias le sait. La hache est près d'elle. Elle ne dort jamais.

Il s'arrête derrière un chêne massif. Il observe la structure. Aucun mouvement. Le vent souffle dans les branches. Les feuilles s'agitent. Un hibou hulule au loin. Elias attend. Il est patient. La patience est une arme technique. Il vérifie sa position. Ses pieds sont bien ancrés. Son centre de gravité est bas. Il est prêt à bondir.

La vase du marais dégage une odeur de soufre. Des bulles de gaz éclatent à la surface de l'eau stagnante. Elias évite les zones molles. Il pose ses pieds sur les racines apparentes. Les racines sont glissantes. Il maintient son équilibre. Ses bras servent de balanciers. La pelle est une extension de son corps. Il ne la lâche pas.

La cabane se rapproche. Les pilotis sont rongés par l'humidité. Des mousses vertes les

recouvrent. Elias atteint le premier pilier. Il se plaque contre le bois humide. Il écoute. À l'intérieur, un plancher craque. Un poids se déplace. Sarah bouge. Elle est grande. Elle est maigre. Ses mouvements sont saccadés. Elias imagine ses bras piqués. Il imagine ses yeux fixes.

Il contourne la cabane par la droite. Il cherche l'escalier. Les marches sont étroites. Elles grincent sous le poids. Elias monte une marche toutes les trente secondes. Il attend que le bruit du vent couvre ses mouvements. Il est un technicien de la mort. Il n'y a pas de haine. Il n'y a pas de colère. Il y a une liste. Il y a une pelle.

Il arrive sur le palier. La porte est entrouverte. Elle oscille sur ses gonds. Le métal des charnières est sec. Il produit un sifflement aigu. Elias s'arrête. Il retient sa respiration. Il attend le signal. Le signal est le silence de Sarah. Elle a cessé de bouger. Elle sait qu'il est là. L'air entre eux est chargé de particules de poussière.

Elias pousse la porte avec le bout de la pelle. Le bois gémit. L'intérieur de la cabane est sombre. Une lampe à huile brûle sur une table bancale. La mèche est trop haute. Elle produit une fumée noire. Sarah est assise dans un fauteuil à bascule. Elle fait face à la porte. La hache est posée sur ses genoux. Ses mains entourent le manche. Ses doigts sont longs. Ses ongles sont noirs.

Elle ne dit rien. Elle ne crie pas. Elle regarde Elias. Ses yeux sont des trous noirs dans son visage émacié. Elias entre dans la pièce. Ses bottes font résonner le plancher. Il lève la pelle. Le fer capte la lumière de la lampe. Sarah se lève. Elle est plus grande que lui. Elle ressemble à un insecte géant. Elle lève la hache.

Le combat n'est pas une danse. C'est une collision. Elias frappe le premier. Il vise les jambes. Le fer de la pelle rencontre le tibia. Le son est sec. C'est le bruit d'une branche qui casse. Sarah tombe. Elle ne pousse aucun cri. Elle frappe avec sa hache en tombant. Le tranchant entaille l'épaule d'Elias. Le tissu de sa chemise se déchire. La chair s'ouvre. Le sang gicle sur le mur.

Elias ne recule pas. Il ne regarde pas sa blessure. Il frappe à nouveau. Il utilise le plat de la pelle pour écraser le poignet de Sarah. La hache glisse sur le sol. Elle tombe entre les planches du plancher. Sarah rampe vers le fond de la pièce. Elle laisse une traînée sombre derrière elle. Elias avance. Il lève la pelle au-dessus de sa tête.

Il regarde le visage de sa sœur. Il ne voit pas de souvenirs. Il ne voit pas d'enfance. Il voit le dernier nom de la liste. Il voit la fin de la corvée. Il abat le fer. Le choc est sourd. La tête de Sarah bascule. Le mouvement du fauteuil à bascule s'arrête. Le silence revient dans la cabane. La lampe à huile s'éteint.

Elias reste debout. Il respire fort. Son épaule brûle. Le sang coule le long de son bras. Il goutte sur le sol. Il se mélange au sang de Sarah. La terre rouge sous la cabane va tout absorber. La lignée est éteinte. Caleb a gagné. Elias a fini.

Il sort de la cabane. Il ne ferme pas la porte. Il descend les marches. Il marche vers le pick-up. Ses pas sont lourds. La fatigue arrive. C'est une fatigue physique. Elle pèse sur ses membres. Il atteint le véhicule. Il pose la pelle dans la benne. Il monte dans la cabine.

Il démarre le moteur. Les phares s'allument. Il fait demi-tour. Il repasse devant le pont. Il reprend la piste de terre. Il repasse devant le poste de police. Miller dort toujours. La tasse de café est toujours vide. Le monde n'a pas changé. Seule la terre est rassasiée. Elias conduit vers l'aube. Le ciel devient gris à l'est. La nuit est finie.

Chapitre 10

Le Champ de Coton

Le pick-up s'arrête en bordure du secteur 4. Le moteur claque trois fois avant de se taire. La chaleur du bloc s'échappe par la calandre défoncée. Elias coupe les phares. L'obscurité avale le capot. Il reste assis dans la cabine. Ses mains serrent le volant en plastique craquelé. La sueur coule dans son dos. Elle imprègne sa chemise en jean. Il attend deux minutes. Ses oreilles sifflent. Le silence de la Géorgie est lourd. Il ouvre la portière. La charnière gémit. Il pose un pied au sol. La terre rouge est une croûte dure. Elle se brise sous son poids.

Il contourne le véhicule. Ses bottes soulèvent une poussière fine. Il atteint la benne. La pelle est là. Le manche en frêne est sombre. Le fer est propre. Il a passé la pierre à affûter sur le tranchant pendant une heure. Il saisit l'outil. Le poids est équilibré. Il glisse la main dans sa botte droite. Le papier de la liste frotte contre sa peau. Il reste trois noms. Sarah est le prochain.

Le champ de coton commence à dix mètres. Les plants sont hauts. Les capsules blanches éclatent sous la lune. On dirait des milliers de crânes miniatures. Le blanc est sale. Il n'y a pas de vent. Elias s'engage dans un rang. Les branches sèches griffent son pantalon. Le bruit est celui d'un papier que l'on déchire. Il marche vers le centre du domaine. La caravane est là. C'est une vieille Airstream des années soixante. L'aluminium est piqué par l'oxydation. Elle repose sur des parpaings. Les roues ont disparu depuis longtemps.

Elias s'arrête à vingt mètres. Il observe la structure. Aucune lumière ne filtre par les fenêtres étroites. La porte est entrouverte. Elle bat doucement contre le cadre. Le métal cogne le métal. Un son régulier. Un métronome de fer. Elias serre le manche de

la pelle. Ses phalanges blanchissent. Il avance. Ses pas sont calculés. Il évite les branches mortes. Il ne quitte pas la porte des yeux.

Une silhouette se détache de l'ombre. Elle sort de la caravane. Sarah est debout sur le marchepied en bois. Elle est immense. Ses bras sont des câbles de fer sous une peau translucide. Elle porte une robe de nuit en coton gris. Ses cheveux filandreux tombent sur ses épaules. Elle ne bouge pas. Elle regarde la direction d'Elias. Elle ne plisse pas les yeux. Elle sait qu'il est là. Elle tient une hache à deux mains. Le manche est long. Le fer est large. C'est un outil de forestier.

Elias sort du rang de coton. Il se tient sur l'espace de terre battue devant la caravane. Il plante la pelle dans le sol. Le choc produit un son mat. Sarah descend le premier marchepied. Ses pieds sont nus. Ses orteils s'enfoncent dans la poussière rouge. Elle ne parle pas. Elle n'a pas parlé depuis cinq ans. Elle lève la hache. Le mouvement est lent. Il est précis. Elle place la lame au-dessus de son épaule droite.

Elias dégage sa pelle. Il la tient comme une baïonnette. Son pouce verrouille le haut du manche. Il fléchit les genoux. Le centre de gravité est bas. Sarah fait un pas. Elle est rapide. Elle parcourt la distance en trois foulées. Elle abat la hache. Elias pivote sur sa gauche. Le fer fend l'air. Le sifflement est aigu. La hache s'enfonce dans la terre. La poussière explose.

Elias frappe. Il utilise le plat de la pelle. Le métal percute les côtes de Sarah. Le bruit est celui d'un sac de noix que l'on brise. Sarah ne recule pas. Elle lâche une main de sa hache. Elle saisit le manche de la pelle. Sa poigne est un étau. Elle tire. Elias est projeté vers l'avant. Il lâche l'outil. Il tombe sur les genoux. La terre rouge entre dans ses plaies.

Sarah lève à nouveau la hache. Elle utilise ses deux mains. Elle domine Elias. Il voit les veines de son cou se gonfler. Il voit la rouille sur le fer de la hache. Il roule sur le côté. La lame frappe le sol à quelques centimètres de sa cuisse. Il sent la vibration

dans ses os. Il se relève. Il attrape une pierre grosse comme un poing. Il frappe Sarah à la tempe.

Le coup est sec. La peau se déchire instantanément. Le sang coule. Il est noir sous la lune. Sarah vacille. Elle ne tombe pas. Elle lâche la hache. Ses mains montent à son visage. Elias récupère sa pelle. Il ne prend pas d'élan. Il pousse le fer de toutes ses forces. La pointe entre sous le sternum. Elle traverse le diaphragme. Elle s'arrête contre la colonne vertébrale.

Sarah ouvre la bouche. Aucun son ne sort. Ses yeux se révulsent. Elle s'effondre vers l'avant. Elle s'empale davantage sur le fer. Elias maintient la pression. Il pèse de tout son corps sur le manche. Il sent les tressaillements du muscle. Il sent la vie qui s'échappe par la blessure. Le sang imbibe la terre rouge. La poussière devient de la boue. Une boue sombre et épaisse.

Le corps de Sarah devient lourd. Il devient inerte. Elias retire la pelle. Le bruit de succion est bref. Il recule de deux pas. Il essuie la lame sur l'herbe sèche. Il respire fort. Ses poumons brûlent. L'air est chargé de l'odeur du fer et du coton. Il regarde le cadavre. Sarah est une forme grise sur le sol rouge. Elle ressemble à une racine arrachée.

Elias range la pelle sur son épaule. Il retourne vers le pick-up. Il traverse à nouveau les rangs de coton. Les capsules blanches frottent contre ses bras. Elles sont tachées de rouge maintenant. Il atteint le chemin de terre. Il pose la pelle dans la benne. Il monte dans la cabine. Il sort la liste de sa botte. Il sort un stylo à bille de la boîte à gants. Il tire un trait noir sur le nom de Sarah.

Il reste deux noms.

Il démarre le moteur. Les vibrations secouent le châssis. Il passe la première. Les pneus patinent un instant dans la poussière avant de trouver de l'adhérence. Il ne

regarde pas dans le rétroviseur. La caravane disparaît dans l'obscurité. Le champ de coton redevient une mer d'os blancs. Elias roule vers le nord. La terre rouge a bu. Elle demandera encore. La nuit n'est pas finie. L'aube est loin derrière les collines de pins. Il appuie sur l'accélérateur. Le pick-up hurle dans la plaine vide.

Chapitre 11

L'Échassier

Le moteur du pick-up siffle. Elias coupe le contact. Le silence retombe sur la pinède. La chaleur du bloc moteur fait craquer le métal. Il descend du véhicule. Ses bottes écrasent les aiguilles sèches. L'air sent la résine et la poussière. La cabane de Sarah se dresse au bout du sentier. Les planches de bois sont grises. Le toit en tôle ondule sous la lune. Une lucarne brille d'une lueur jaune. Elias vérifie la lame à sa ceinture. Le cuir de la gaine grince. Il marche vers le porche. Les marches en bois gémissent. Il ne se cache pas. Le bruit fait partie du processus.

Sarah est assise sur une chaise en osier. Elle ne sursaute pas. Elle ne tourne pas la tête. Ses bras reposent sur ses cuisses. La peau est pâle. Des points noirs marquent le creux de ses coudes. Des croûtes sèches bordent les veines saillantes. Elle porte une robe de coton sale. Ses cheveux filandreux tombent sur ses épaules osseuses. Elle ressemble à un oiseau de proie déplumé. Entre ses jambes, une hache est posée. Le fer brille. Le manche en frêne est poli par les années. C'est la hache de la mère. Elias reconnaît l'encoche sur le talon de la lame.

Il s'arrête à deux mètres. L'ombre du toit coupe son visage en deux. Sarah lève les yeux. Ses pupilles sont des trous d'aiguille. Elle ne cligne pas des paupières. L'air sort de ses poumons avec un sifflement. Elle ne parle pas. Elle n'a pas parlé depuis cinq ans. Le secret de Caleb est enfermé dans sa gorge. La hache est son seul langage. Elle serre le manche. Ses jointures blanchissent. Le bois craque sous la pression de ses doigts fins.

Elias observe le mouvement. Il analyse la trajectoire possible. Sarah est lente. La drogue brûle ses réflexes. Mais la hache est lourde. Elle a le poids de la lignée. Elias

sent l'odeur de l'acier froid. Il sent l'odeur de la sueur rance. Sarah se lève. Ses genoux claquent. Elle est grande. Trop grande pour ce corps décharné. Elle lève l'arme au-dessus de sa tête. Le fer accroche la lumière de la lune. Elle ne crie pas. Elle frappe.

Le coup fend l'air. Elias pivote sur sa jambe gauche. La lame s'enfonce dans le montant de la porte. Le bois éclate. Des échardes volent contre le visage d'Elias. Il ne ferme pas les yeux. Il attrape le poignet de Sarah. L'os est fin comme une branche de bois mort. Il tord le bras vers l'arrière. Sarah lâche prise. La hache reste plantée dans le cadre. Elle vibre encore. Elias pousse Sarah contre le mur de la cabane. Le bois pourri cède un peu.

Il sort son couteau. La lame de dix pouces sort du fourreau sans bruit. Sarah le regarde. Elle ne lutte pas. Elle n'a aucune force. Elle attend la fin. Elias pose la pointe du couteau sous son menton. Il sent le battement rapide de l'artère. Le cœur de Sarah bat comme celui d'un rongeur piégé. Il remonte la lame le long de la mâchoire. Il cherche le point de rupture.

Sarah ouvre la bouche. Elle essaie de former un mot. Seul un filet de salive coule sur son menton. Elle regarde la hache. Elle regarde Elias. Elle incline la tête. Elle offre son cou. Elias ne ressent rien. Il voit une tâche à accomplir. Il voit le dernier nom sur la liste. Le sang de Caleb doit s'arrêter ici. La terre rouge attend sa part. Les racines sous la cabane ont soif.

Il appuie. La peau cède. Le métal froid entre dans la chair. Sarah ferme les yeux. Son corps se détend. Elle glisse le long du mur. Elias accompagne la chute. Il ne veut pas de bruit inutile. Le sang inonde le porche. Il coule entre les lattes du plancher. Il tombe sur le sol meuble. La poussière boit le liquide sombre. Sarah ne bouge plus. Ses mains se desserrent. Elle est une forme grise sur le sol rouge. Elle ressemble à une racine arrachée.

Elias range son couteau. Il essuie la lame sur la robe de Sarah. Le tissu absorbe le surplus. Il se redresse. Ses articulations craquent. Il attrape le manche de la hache. Il tire d'un coup sec. Le fer sort du montant de la porte. Il soupèse l'outil. L'équilibre est parfait. Il jette la hache dans les hautes herbes. Elle disparaît dans l'ombre des ronces.

Il retourne vers le pick-up. Ses pas sont lourds. La fatigue pèse sur ses épaules. Il traverse à nouveau les rangs de coton. Les capsules blanches frottent contre ses bras. Elles sont tachées de rouge maintenant. Il atteint le chemin de terre. Il pose la pelle dans la benne. Il monte dans la cabine. L'odeur de vieux tabac et de graisse règne à l'intérieur.

Il sort la liste de sa botte. Le papier est froissé. Il est taché de sueur. Il sort un stylo à bille de la boîte à gants. Le plastique est chaud. Il tire un trait noir sur le nom de Sarah. Le trait est droit. Précis. Définitif. La liste est terminée. Les quatre noms sont barrés. La lignée des Vane est une ligne noire sur un papier sale.

Il reste assis un moment. Il regarde ses mains. Elles sont sombres sous la lumière du plafonnier. Il ne les lave pas. Il démarre le moteur. Les vibrations secouent le châssis. Le vieux diesel crache une fumée noire. Il passe la première. Les pneus patinent un instant dans la poussière avant de trouver de l'adhérence. Les graviers claquent contre le métal de la carrosserie.

Il ne regarde pas dans le rétroviseur. La cabane disparaît dans l'obscurité. Le champ de coton redevient une mer d'os blancs sous la lune. Elias roule vers le nord. La direction est ferme. La terre rouge a bu. Elle a reçu son compte. Elle ne demandera plus rien à cette famille. La nuit touche à sa fin. Une lueur grise apparaît à l'est. L'aube se lève sur les collines de pins. Elias appuie sur l'accélérateur. Le pick-up hurle dans la plaine vide. La route est longue. Le réservoir est à moitié plein. Il ne s'arrêtera pas avant la frontière du comté. Le travail est fait. La terre est rassasiée.

Chapitre 12

La Fin de la Lignée

Elias coupe le contact. Le moteur claque trois fois. Le silence retombe sur la clairière. L'air est chargé d'humidité et de résine. Le pick-up repose sur un tapis d'aiguilles de pins. Elias descend du véhicule. Ses bottes s'enfoncent dans le sol meuble. Il ne ferme pas la portière. Le plafonnier projette une lumière jaune sur la terre rouge. Il atteint le plateau arrière. Il saisit une barre à mine en acier trempé. Le métal pèse quatre kilos. Il est froid contre sa paume calleuse.

La cabane de Sarah se dresse à vingt mètres. Les planches de cèdre sont noires de moisissure. Aucune fenêtre n'est éclairée. Elias avance. Il contourne une carcasse de tracteur rouillé. Ses mouvements sont fluides. Il évite les branches sèches. Son regard scanne la façade. La porte est entrouverte. Un piège probable. Il s'arrête à cinq mètres du seuil. Il écoute. Le vent siffle dans les pins. Un rat gratte sous le plancher. Elias respire par le nez. Son rythme cardiaque est stable.

Il ne passe pas par la porte. Il contourne la structure par la gauche. Il trouve une fenêtre condamnée par des planches. Il glisse la barre à mine dans l'interstice. Il pèse de tout son corps. Le bois gémit. Les clous lâchent avec un bruit métallique. Il répète l'opération. Le passage est libre. Elias bascule à l'intérieur. Il retombe sur un sol en terre battue. L'odeur est forte. Graisse de moteur et urine de chat.

Une ombre bouge dans le coin opposé. Sarah est là. Elle est debout. Elle tient la hache de Caleb. Le fer est large. Le manche est en frêne sombre. Elle ne dit rien. Elle ne crie pas. Elle charge. Elias pivote sur son pied droit. La hache fend l'air à quelques centimètres de son visage. Le souffle du passage refroidit sa peau. Il frappe avec la barre à mine. Le coup atteint l'épaule de Sarah. Un craquement d'os résonne dans la

pièce. Elle ne lâche pas l'arme.

Elle revient à la charge. Elle utilise la hache comme un épieu. La pointe du fer pénètre le flanc d'Elias. Le métal traverse le jean. Il déchire le derme. Il racle une côte. Elias ne bronche pas. Il ne recule pas. Il saisit le manche de la hache à deux mains. Il tire vers lui. Sarah est entraînée vers l'avant. Elle perd l'équilibre. Elias lâche la hache. Il projette son genou dans l'estomac de la femme. L'air sort de ses poumons dans un sifflement rauque.

Elias passe derrière elle. Il entoure son cou avec son bras gauche. Il verrouille sa prise avec sa main droite. Il serre les biceps. Sarah se débat. Ses ongles griffent les avant-bras d'Elias. Elle cherche ses yeux. Elias appuie son menton contre son épaule. Il exerce une pression constante sur les carotides. Le cerveau de Sarah manque d'oxygène. Ses mouvements deviennent erratiques. Ses jambes flanchent.

Elias tourne brusquement la tête de Sarah vers la gauche. Il applique une force sèche. Les vertèbres cervicales se brisent. Le son est net. Comme une branche morte sous une botte. Le corps de Sarah se détend. Elias maintient la pression pendant dix secondes supplémentaires. Il lâche prise. Le cadavre s'écroule sur le sol. La hache tombe à côté de sa main inerte.

Elias reste immobile. Il observe le corps. Sarah ne bouge plus. Ses yeux sont vitreux. Elias porte la main à son flanc. Ses doigts reviennent rouges. Le sang est visqueux. La plaie est longue de huit centimètres. La profondeur est superficielle. Il retire sa ceinture en cuir. Il la serre autour de sa taille, par-dessus sa chemise. La compression stoppe l'hémorragie. La douleur est une information technique. Il l'enregistre. Il l'ignore.

Il s'accroupit près du cadavre. Il fouille les poches du pantalon de Sarah. Il ne trouve rien. Il ramasse la hache. Il examine le fer. Il y a des traces de sang séché. Du vieux sang. Celui de Caleb. Elias pose la hache sur la table en bois brut. Il sort la liste de sa

botte droite. Le papier est taché de sueur. Il est froissé. Quatre noms étaient inscrits. Trois sont déjà rayés.

Il sort un stylo à bille de sa poche de poitrine. L'encre est noire. Il trace un trait horizontal sur le nom de Sarah. Le trait est droit. Il appuie fort. La pointe du stylo déchire presque le papier. Il replie la liste. Il la remet dans sa botte. Le travail est terminé. La lignée des Vane est éteinte. Il n'y a plus d'héritiers. Il n'y a plus de sang à verser.

Elias sort de la cabane par la porte principale. Il marche vers le pick-up. Le ciel commence à blanchir à l'horizon. Les pins se découpent en ombres chinoises. Il monte dans la cabine. Il démarre le moteur. Le diesel gronde. Il passe la première. Il roule sur la piste de terre. Les secousses font vibrer sa plaie. Il ne change pas d'expression.

Il atteint la route goudronnée. Il roule vers le sud. Il traverse le pont sur la rivière Ocmulgee. L'eau est noire. Il s'arrête au milieu du pont. Il descend. Il prend la barre à mine sur le siège passager. Il la jette par-dessus le parapet. Le métal disparaît sans bruit. Il prend la hache de Caleb. Il la jette à son tour. Elle coule instantanément.

Il remonte dans le camion. Il regarde ses mains sur le volant. Elles sont sales. La terre rouge est incrustée sous ses ongles. Le sang de Sarah sèche sur ses jointures. Il ne cherche pas de station-service. Il ne cherche pas de médecin. Il roule jusqu'à la limite du comté. Il s'arrête devant un champ de coton brûlé.

Il sort la liste une dernière fois. Il sort un briquet Zippo. Il actionne la molette. La flamme est bleue à la base. Il présente le coin du papier. Le feu prend vite. Le papier se consume. Les noms disparaissent dans la cendre. Elias lâche le dernier morceau carbonisé. Le vent l'emporte vers les sillons stériles.

Il remonte dans le pick-up. Il appuie sur l'accélérateur. Le véhicule s'éloigne sur la

ligne droite. La terre rouge reste derrière lui. Elle a bu le sang. Elle est rassasiée. Elias Vane n'existe plus. Seul reste le moteur qui tourne. La route est vide. Le soleil franchit la ligne des arbres. La nuit est morte.

Chapitre 13

Le Rationnement

Le pick-up s'arrête devant la remise. Le moteur s'éteint dans un cliquetis métallique. Elias descend de la cabine. Ses bottes écrasent les graviers secs. La poussière retombe sur ses chevilles. Il contourne le véhicule. Il abaisse la ridelle du plateau. Le métal grince.

Boyd occupe la majeure partie de l'espace. Le corps est une masse flasque. La peau est grise sous la lune. Elias saisit les chevilles. Il tire vers lui. Le cadavre glisse sur la tôle ondulée. Il tombe au sol. Le choc produit un bruit sourd. La graisse de Boyd oscille une dernière fois. Elias ne regarde pas le visage. Il attrape les poignets de Sarah. Elle est légère. Ses os sont fins. Il la dépose à côté de Boyd. Les deux autres suivent. Ils forment un tas de membres immobiles.

Elias marche vers la grange. Il récupère la pelle. Le manche en frêne est poli par l'usage. La lame est propre. Il se dirige vers le centre du champ de coton. Les tiges brûlées griffent son jean. Il s'arrête. Il plante la lame dans le sol. La terre rouge est dure. Elle résiste. Elias appuie avec tout son poids. Le fer s'enfonce de dix centimètres. Il bascule le manche. La motte se détache. Il la jette sur le côté.

Il répète le geste. Le rythme s'installe. Un coup de botte. Un levier. Un jet. La fosse s'agrandit. La sueur coule le long de ses tempes. Elle brûle ses yeux. Il ne s'essuie pas. Ses muscles se contractent. Les deltoïdes brûlent. Les lombaires tirent. Elias creuse pendant deux heures. La fosse mesure deux mètres de large. Elle est profonde. L'argile devient humide. Elle colle à la lame. Elias utilise un éclat de bois pour nettoyer le fer. Il reprend.

Il retourne au pick-up. Il saisit Boyd par les aisselles. Il recule vers la fosse. Les talons du mort tracent deux sillons dans la poussière. Elias arrive au bord du trou. Il lâche prise. Le corps bascule. Il roule au fond. Elias retourne chercher Sarah. Il la porte dans ses bras. Elle ne pèse rien. Il la dépose sur Boyd. Il récupère les deux derniers. Il les empile. Le tas est compact.

Elias marche vers la cuve de gasoil. Elle est posée sur des parpaings derrière la remise. Il décroche le tuyau. Il saisit un bidon de vingt litres. Il actionne la pompe manuelle. Le levier est dur. Le liquide jaune coule dans le plastique. L'odeur de soufre sature l'air. Le bidon devient lourd. Elias le remplit à ras bord. Il en prépare quatre.

Il transporte les bidons vers le champ. Ses bras s'allongent sous la charge. Il arrive à la fosse. Il dévisse le premier bouchon. Il incline le récipient. Le gasoil arrose les cadavres. Il imbibe le marcel de Boyd. Il sature les cheveux de Sarah. Le liquide s'infiltré entre les corps. Il atteint le fond de la fosse. La terre rouge change de couleur. Elle devient sombre. Presque noire. Elias vide les trois autres bidons. Il jette les récipients vides dans le trou.

Il ramasse la pelle. Il commence à combler la fosse. Il jette la terre sur les visages. Les yeux ouverts disparaissent sous le limon. Les bouches se remplissent de poussière. Elias travaille vite. Il ne veut pas que le gasoil s'évapore. Il tasse la terre avec ses bottes. Il saute sur le monticule. Le sol est meuble. Il ajoute des couches successives. Le niveau remonte. La fosse disparaît. Il reste une zone de terre retournée.

Elias retourne à la remise. Il prend un bidon d'essence de cinq litres. Il revient vers le champ. Il marche en cercle autour de la zone. Il verse l'essence sur les tiges de coton sèches. Il trace une ligne jusqu'au centre. Il sort son briquet. La flamme est stable. Il la pose sur le sol. Le feu prend instantanément. Une ligne bleue court sur la terre. Elle atteint le coton. Les flammes orange montent. La chaleur frappe le visage d'Elias.

Le feu se propage. Il suit le pétrole. La terre rouge semble bouillir. La fumée est noire et grasse. Elle monte vers le ciel sans nuages. Elias regarde l'incendie. Ses pupilles se rétractent. Il ne bouge pas. Les flammes consomment les résidus organiques. Elles nettoient les traces de sang. Elles effacent les empreintes de pneus.

Il retourne au pick-up. Il prend un chiffon dans la boîte à gants. Il essuie le volant. Il frotte le levier de vitesse. Il nettoie les poignées de porte. Il jette le chiffon dans le brasier. Il récupère la pelle. Il la frotte avec du sable pour enlever les traces de chair. Il la range à sa place dans la grange.

Elias marche vers la maison. Il entre dans la cuisine. Il ouvre le robinet. L'eau sort marron, puis claire. Il se lave les mains. Il utilise une brosse en nylon pour les ongles. La terre rouge part difficilement. Il frotte jusqu'au sang. Il s'essuie avec un torchon propre. Il regarde par la fenêtre. Le champ brûle toujours. Les flammes faiblissent. Le gasoil a fini de brûler en profondeur.

Il sort sur le porche. Il s'assoit sur la marche en bois. Il retire ses bottes. Il les pose à côté de lui. Ses chaussettes sont trouées aux talons. Il regarde ses pieds. Ils sont blancs. Ils contrastent avec le reste de son corps tanné. Il attend. Le silence revient sur le comté de Macon. Les grillons reprennent leur bruit métallique. Un hibou hulule dans les bois lointains.

Elias se lève. Il va chercher le tuyau d'arrosage. Il ouvre la vanne. Il arrose le porche. L'eau évacue la poussière rouge. Il nettoie les marches. Il dirige le jet vers ses bottes. La boue s'écoule vers les racines du vieux chêne. L'arbre boit l'eau sale. Elias coupe l'eau. Il enroule le tuyau avec soin.

Il retourne dans la remise. Le corps de Caleb n'est plus là. Elias l'a enterré en premier, sous le plancher. Il vérifie les planches. Elles sont clouées. Rien ne dépasse. Il vide un sac de chaux vive sur la zone. L'odeur est âcre. Elle masque le début de la

décomposition. Il referme la porte de la remise. Il verrouille le cadenas. Il jette la clé dans le puits. Le métal tinte contre les parois de pierre. Un petit plouf indique qu'elle a atteint le fond.

Il revient vers le pick-up. Il monte à bord. Il vérifie le niveau de carburant. Le réservoir est à moitié vide. Il démarre. Le moteur tourne rond. Il engage la première. Le véhicule s'éloigne de la ferme. Il roule sur le chemin de terre. Il ne regarde pas dans le rétroviseur. La ferme de Caleb Vane devient une ombre dans la nuit.

Il atteint la route goudronnée. Il roule vers le sud. Les phares découpent la route. Les insectes s'écrasent sur le pare-brise. Elias actionne les essuie-glaces. Le liquide lave-glace étale les restes de chitine. Il nettoie jusqu'à ce que le verre soit transparent. Il maintient une vitesse constante. Quatre-vingt-dix kilomètres par heure. Il respecte les panneaux. Il ne veut pas attirer l'attention.

Il traverse une petite ville. Les lampadaires sont éteints. Les commerces ont les rideaux baissés. Une voiture de patrouille est garée devant le diner. Le shérif dort à l'intérieur. Elias passe devant sans ralentir. Son visage reste dans l'ombre de la cabine. Il quitte la ville. La forêt reprend ses droits sur les bords de la route.

Il s'arrête sur une aire de repos déserte. Il descend du camion. Il marche vers les poubelles en béton. Il sort son portefeuille. Il retire les billets. Il jette le cuir dans la fente. Il retire sa chemise tachée. Il la jette aussi. Il reste en marcel blanc. Il sent le froid de la nuit sur sa peau. Il retourne au pick-up. Il prend une chemise propre sur le siège passager. Il l'enfile. Il boutonne les poignets.

Il remonte en voiture. Il regarde ses mains sur le volant. Elles sont propres. La terre rouge a disparu. Le sang a disparu. Il n'y a plus de liste. Il n'y a plus de famille. Il n'y a plus de dettes. Elias Vane appuie sur l'accélérateur. Le moteur monte en régime. La route s'étire devant lui. Elle est droite. Elle est vide. Le soleil commence à blanchir l'horizon. La nuit est terminée. La terre a eu ce qu'elle voulait. Elle ne demandera plus

rien. Elias non plus.

Chapitre 14

L'Aube Grise

Le pick-up s'arrête devant la barrière. Le moteur cliquette en refroidissant. Elias coupe les phares. Le silence écrase la cabine. L'air sent le gasoil et la poussière froide. À l'est, une ligne grise coupe le ciel. La Géorgie se réveille sans un bruit. Elias ouvre la portière. La charnière grince. Il pose un pied au sol. La terre rouge s'écrase sous sa botte. Elle est sèche. Elle attend.

Il marche vers la remise. Ses muscles sont des câbles tendus. Chaque pas pèse dix kilos. Il ne sent plus ses doigts. Ses articulations sont rouillées. Il atteint le bâtiment en bois brûlé. L'odeur de Caleb est encore là. C'est une odeur de tabac chiqué et de décomposition. Elias entre dans l'ombre. Ses yeux s'habituent au noir. La pelle repose contre l'établi. Le fer est sombre. Le sang a séché en croûtes noires. Des mouches dorment sur le manche.

Elias ramasse l'outil. Le bois est rugueux. Il sort de la remise. Il contourne le bâtiment. La fosse est là. Caleb occupe le fond. Il ressemble à un sac de cuir jeté au rebut. Ses yeux sont ouverts sur le néant. Elias plante la pelle dans le tas de terre. Le métal siffle. Il bascule la première charge. La poussière rouge recouvre les bottes du vieux. Elias répète le geste. Un rythme mécanique s'installe. Enfoncer. Soulever. Jeter. Le tas diminue. Le corps disparaît.

Le soleil franchit l'horizon. La lumière est plate. Elle ne chauffe pas. Elias transpire sous sa chemise propre. La sueur pique ses yeux. Il ne s'arrête pas. Il comble le vide. Il tasse la terre avec le plat de la pelle. Le sol est de nouveau plat. La terre a bu le sang. Elle a avalé le patriarche. Elle a digéré la lignée. Elias lâche la pelle. Elle tombe sans bruit dans l'herbe rase.

Il retourne au pick-up. Il ouvre la boîte à gants. Il sort un bidon d'huile usagée. Il marche jusqu'au centre de la cour. Il déverse le liquide noir sur le sol. Il craque une allumette. La flamme est minuscule dans le jour levant. Il la jette. Le feu prend lentement. La fumée est grasse. Elle monte droit dans l'air immobile. Elias regarde les flammes dévorer les derniers restes de son ancienne vie.

Il s'assoit sur le pare-chocs arrière. Le métal est froid. Il sort un couteau de poche. Il cure ses ongles. Il retire les résidus de terre rouge. Il nettoie chaque rainure de sa peau. Ses mains sont calleuses. Elles sont marquées par le travail de la nuit. Il referme la lame. Le clic résonne contre la carrosserie. Il n'y a plus de Vane dans le comté de Macon. Boyd est dans son bungalow. Sarah est dans les hautes herbes. Les autres sont des souvenirs dans la boue.

Elias regarde ses paumes. Elles sont vides. Il n'y a plus de liste dans sa botte. Il n'y a plus de noms à rayer. Le vide s'installe dans sa poitrine. C'est un vide physique. Une absence de poids. Il respire lentement. Ses poumons fonctionnent comme des soufflets. L'air est sec. Il gratte la gorge. Elias descend du pare-chocs. Il marche vers le milieu du champ.

Il s'arrête là où la terre est la plus rouge. Il se laisse tomber. Ses genoux percutent le sol. Il s'assoit en tailleur. La poussière s'élève autour de lui. Elle retombe sur ses épaules. Elle colore son jean. Il pose ses mains à plat sur le sol. La terre est tiède maintenant. Elle absorbe la chaleur du soleil. Elias ferme les paupières. Il sent les battements de son cœur. Le rythme ralentit. Il s'aligne sur le silence du champ.

Un oiseau siffle au loin. C'est un son isolé. Elias ne bouge pas. Il est une souche. Il est une pierre. Il fait partie du paysage. La terre rouge ne demande plus rien. Elle a eu son compte de fer et de carbone. Elle a reçu le sang des héritiers. Elle est repue. Elias sent la pression quitter ses tempes. La migraine de la nuit s'efface. Il n'est plus un fils. Il n'est plus un tueur. Il est un point noir dans l'immensité du domaine.

Le soleil monte encore. Les ombres rétrécissent. La chaleur commence à vibrer sur la route. Elias reste immobile. Ses mains sont couvertes de poussière. La terre rouge s'insinue dans les pores de sa peau. Elle remonte le long de ses bras. Elle revendique son dû. Elias la laisse faire. Il n'a nulle part où aller. La route est droite mais elle ne mène à rien. Le cercle est fermé. La pelle est au repos. Le sang est sec.

Il ouvre les yeux. Le paysage est brûlé par la lumière. Le rouge de la terre est violent. C'est la seule couleur qui reste. Elias regarde l'horizon. Il n'y a pas de mouvement. Pas de police. Pas de voisins. Juste les hectares de poussière et de coton mort. Il expire une dernière fois. Le son est un sifflement court. Ses mains s'enfoncent légèrement dans la couche superficielle du sol. Il ne sent plus le froid. Il ne sent plus la faim. Le vide est total. La terre est rassasiée.

FIN

Merci d'avoir lu "Mange la Terre Rouge"

Une œuvre écrite par Marcus V.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)